

AILLEURS EN ROMANDIE



AGRICULTURE

Jean-Charles Roulin, Forel (FR)

15 vaches laitières et 45 hectares

«Nous avons achevé les moissons avec passablement d'avance. Les rendements sont bons, grâce aux réserves hydriques de nos terres plutôt lourdes. Les betteraves ont en revanche très soif, et les feuilles jaunissent à certains endroits. Les maïs s'enroulent en fin de journée et souffrent, tout comme le tabac qui aime pourtant le chaud. Nous avons effectué une bonne première cueillette, mais les plants jaunissent et je ne peux malheureusement pas arroser... Quant aux vaches, elles pâturent uniquement une fois la nuit tombée.»



AGRICULTURE

Arthur Vuissoz, Vex (VS)

100 hectares de prairies naturelles et 570 moutons à l'alpage

«Nous comptabilisons déjà 14 bêtes victimes d'attaques du loup depuis le 11 juillet, date à laquelle nous sommes montés à l'alpage, dans le val d'Héremence. Malgré la présence d'un berger, d'un aide-berger et de deux chiens de protection, les loups sont là et n'ont qu'à se servir, même en plein jour. Les parcs de nuit nous permettent de limiter la casse pour le moment. Mais lorsque nous monterons encore d'un étage, à plus de 2500 mètres d'altitude, les terrains seront trop accidentés pour que l'on puisse clôturer aussi efficacement. Pour l'instant, nous ne manquons ni d'eau ni d'herbe, mais il nous faudra à tout prix des orages pour aider à la repousse des prairies.»



VITICULTURE

Yvan Chollet, Meinier (GE)

95 hectares, dont 12 de vigne, 10 de prairie, le reste en céréales, colza, soja et maïs

«Si nos champs, situés à Meinier, ont échappé à l'orage de grêle du 5 juillet, nos vignes de Choulex ont été touchées entre 60 et 95%. C'est un coup dur, mais moins difficile à vivre que la pression du mildiou de 2021. La vigne repart gentiment ces jours, nous protégeons le feuillage restant à l'aide de traitements antifongiques de contact, mais je ne compte pas intervenir davantage. Les vendanges des raisins épargnés sont prévues à partir du 20 août. Reste à savoir si le taux de sucre sera au rendez-vous... Ensuite viendra la délicate question de la taille des bois très marqués!»

ÉCHO DES CAMPAGNES Céréales et colza ont été battus cette année en un temps record, comme à Grancy (VD). Reportage avec l'agriculteur Jacky Pavillard.

Clap de fin caniculaire pour des moissons précoces

À pied du Mont-Tendre, surveillée de près par trois milans noirs qui tournoient dans un ciel sans nuages, la batteuse de Jacky Pavillard, agriculteur à Senarclens (VD), avale les derniers hectares de colza de l'année. En cette mi-juillet, la chaleur est écrasante, la poussière dense, et malgré la relative sérénité avec laquelle se sont déroulées les moissons cette année, le Vaudois de 55 ans garde un œil soucieux sur le fonctionnement de la machine. «Les conditions météo sont extrêmes, et un incendie peut très vite survenir», confie l'agriculteur qui a travaillé en Australie, où les dispositifs anti-incendie en bout de champ sont légion. Qu'un ennui mécanique entraîne un départ de feu est l'une de ses préoccupations majeures, l'autre étant une qualité de battage impeccable.

«Tout est question de compromis, que ce soit pour la vitesse d'avancement, la hauteur de coupe ou le réglage de la machine», confie l'entrepreneur, qui a ajusté le batteur à 500 tours/minute avant de pénétrer dans le parchet de colza. «Il fait tellement sec qu'en battant trop fort, on pourrait casser les grains», glisse-t-il tout en adaptant la hauteur de la barre de coupe par rapport à l'entremêlement des tiges brun-gris. «Le colza est la culture la plus délicate à battre, les risques de bourrage et d'égrainage sont permanents.»

Les betteraves manquent d'eau

En bout de parcelle, Philippe et Fabrice Devantay, les propriétaires du champ, ont placé leurs remorques. Une fois remplies, elles fileront alimenter les immenses silos de Vaud-Céréales à Penthalaz. Pour les deux agriculteurs de Grancy (VD), qui exploitent une quarantaine d'hectares, le colza est incontournable dans la rotation et la stratégie commerciale du domaine. «Le marché est plus que jamais porteur, a fortiori avec le conflit ukrainien», confie Philippe Devantay.



Pour Jacky Pavillard (à dr.) et Philippe Devantay, les moissons 2022 se seront déroulées avec sérénité.

Après des récoltes de céréales plutôt satisfaisantes, malgré l'épisode de canicule en juin qui aurait pu mettre en péril le remplissage des grains, le producteur s'inquiète désormais pour les cultures encore en place, betteraves et pommes de terre en tête. «Faute d'eau, le feuillage des betteraves est en train de plier littéralement. Et on craint de voir quelques taches brun-jaune, qui viendraient encore plus compromettre la croissance des racines pivots, et donc influencer directement sur les volumes et les taux de sucre.»

Les pommes de terre – celtiane et amandine – ont été defanées à la mi-juillet. «À l'échantillonnage, la qualité avait l'air bonne, et les calibres des tubercules correspondaient aux exigences de nos acheteurs. Mais le tonnage sera sans doute très faible, à cause du premier coup de chaud de juin, qui est intervenu en pleine période de tubérisation.» L'arrachage se profile dans les

premiers jours du mois d'août. Cependant, là encore, la pluie sera indispensable. «Si la terre est trop sèche, les tubercules s'abîment sur les chaînes de séparation à la récolte et les marques occasionnées sont réductrices.»

Après trois heures de travail, la batteuse vient finalement à bout des six derniers hectares de colza de la saison. Le rendement, estimé à 40 quintaux par hectare, donne le sourire à Philippe Devantay. «La marchandise est propre et sèche, on ne devrait pas avoir de frais supplémentaires», se réjouit l'exploitant, tandis que Jacky Pavillard file nettoyer et graisser une dernière fois sa machine. «J'ai toujours une pointe de nostalgie au moment où s'achèvent les moissons, confie-t-il. D'autant plus qu'après une saison 2021 compliquée, nous avons pu travailler sans stress. Un véritable plaisir!»

CLAIRE BERBAIN ■

Produire afin de défendre son pays coûte que coûte

COUP DE FIL À L'ÉTRANGER Occupée pendant cinq semaines par les troupes russes, la ferme ukrainienne Etnoproduct reprend peu à peu ses activités. Les conditions de vie restent cependant incertaines.

Comment tout a basculé pour vous le 24 février?

Notre ferme est située à quelques kilomètres des frontières russe et biélorusse, région qui fut la première à être occupée. Pendant cinq semaines, nous avons manqué de tout - médicaments, fioul, nourriture. Certains salariés ont fui, d'autres sont restés vivre et travailler à la ferme, distribuant le lait aux habitants, et dans les maisons de retraite. Le responsable du domaine s'est démené pour trouver de l'aliment pour le bétail, risquant plusieurs fois sa vie dans des check-points. Les Russes ont détruit tous les ponts sur la Desna, compliquant la logistique. Moi-même, j'ai pris le relais de nos chauffeurs pour continuer à distribuer les produits laitiers chez nos clients. C'est ma façon de prendre les armes et de défendre mon pays.

Décrivez-nous vos conditions de vie et de travail...

À la ferme, toute l'équipe est de retour et les semis et récoltes ont pu s'effectuer presque normalement, car la zone n'a pas été bombardée. Personnellement, je m'occupe de remettre en route notre atelier de transformation basé à Kiev, ainsi que tous les circuits de commercialisation et de distribution. Au quotidien, on se sent relativement en sécurité, même si on sait que tout peut basculer d'une minute à l'autre. Cette incertitude est difficile à vivre. Elle complique la prise de décisions et nous empêche de nous projeter. On craint désormais que des soldats biélorusses traversent à leur tour nos frontières, et on ne voit toujours pas clair dans le jeu complètement illogique des Russes.



Andriy Nikolayuk travaille pour Etnoproduct, qui compte 200 vaches laitières.

Pourquoi ne pas avoir fui?

Parce que je veux défendre mon pays et que je pense être particulièrement utile en participant à sa vitalité économique par le biais de la production agroalimentaire. Actuellement, nous n'avons encore aucune idée du marché que nous nous apprêtons à réintégrer avec Etnoproduct. Nos produits certifiés bios sont 30 à 40% plus chers, et nos clients habituels, les familles avec jeunes enfants, sont les premiers à avoir fui l'Ukraine. Mais même si notre économie est ralentie, je pense que le jeu en vaut la chandelle. Il faut que la vie redémarre.

PROPOS RECUEILLIS PAR CLAIRE BERBAIN ■